

ter sur les domaines, mal délimités, de leurs voisins; et l'assujettissement des Indiens au travail de la terre pour le compte de leurs nouveaux maîtres avait donné lieu à un effroyable déchaînement d'arbitraire de la part des propriétaires envers leurs esclaves. Investis du droit de vie et de mort sur les Péruviens, les Espagnols les traitaient en conséquence; ils exigeaient de ces malheureux des labeurs au-dessus de leurs forces, soit qu'ils les employassent à la culture de leurs champs, soit qu'ils les condamnassent à l'exploitation homicide des mines, soit enfin que, les assimilant à des bêtes de somme, ils les obligeassent à porter de lourds fardeaux. Anarchie et oppression: ces deux mots résument la situation des colons du Pérou entre eux et vis-à-vis des peuples vaincus.

Instruit de cet état de choses, le gouvernement de Madrid avisa aux moyens les plus propres à le faire cesser. La voix de Barthélemi de Las Casas s'était fait entendre en Espagne, et la condition misérable des Indiens avait été éloquemment révélée à l'Europe. On apprit que les conquérants du Pérou suivaient la même voie que les premiers colonisateurs des Antilles, et qu'au bout de quelques années de ce régime, la race indigène disparaîtrait infailliblement, comme elle avait disparu déjà à Hispaniola et dans d'autres localités de l'Amérique. L'appel énergique adressé par Las Casas au roi d'Espagne fut entendu. L'empereur décréta des réglemens destinés à couper le mal dans sa racine. Ces réglemens portaient qu'à l'avenir on ne pourrait plus contraindre aucun Indien à travailler aux mines, ni à pêcher des perles; qu'on ne les obligerait plus à porter des fardeaux pesants, sauf dans les lieux où l'on n'aurait pas d'autres moyens de transport; que leur travail serait rétribué, et qu'on fixerait, suivant les principes de l'équité la plus rigide, le tribut qu'ils payeraient aux Espagnols; que tous les indigènes dont les maîtres viendraient à mourir, au lieu de passer aux héritiers, deviendraient esclaves de la cou-

ronne. Aux termes de la même ordonnance, tous les Indiens qui appartenaient aux couvents, aux hôpitaux et aux évêques d'Amérique, devaient être immédiatement mis en liberté; il en devait être de même des esclaves appartenant aux gouverneurs, lieutenants ou officiers du roi, sans que ces fonctionnaires pussent se soustraire, sous un prétexte quelconque, à cette injonction. L'ordonnance désignait spécialement tous les Espagnols qui avaient pris part aux troubles occasionnés par la rivalité de Pizarre et d'Almagro; ceux-là devaient être sur-le-champ dépouillés de la propriété de leurs Indiens, qui deviendraient esclaves de la couronne. Enfin, il était décrété que tous les tributs payés jusqu'à ce jour par ces Indiens à leurs maîtres, seraient à l'avenir versés dans les caisses publiques, au nom et pour le compte du roi d'Espagne (*).

Mais ce n'était pas tout que d'avoir songé au soulagement des opprimés. L'empereur, assisté de son conseil des Indes, voulut encore assurer la bonne administration de sa colonie, et empêcher le renouvellement des désordres causés par des ambitions rivales. Il pensa que rien ne pouvait mieux atteindre le but qu'il se proposait, que la nomination d'un vice-roi, qui serait son délégué ou son représentant au Pérou, et dont l'autorité, émanée de celle du monarque lui-même, imposerait silence à toutes les passions dangereuses. L'éloignement de l'audience de Panama, dans le ressort de laquelle avait été jusque-là compris le Pérou, rendait aussi indispensable la création d'un tribunal spécial pour la nouvelle conquête. En conséquence, on nomma un vice-roi et une audience dont le siège serait à Lima. Le choix de l'empereur pour le gouvernement du Pérou se fixa sur Blasco Nugnez Véla, commissaire général des douanes de Castille; quant aux auditeurs, ce furent le licencié Cépéda, le docteur Lison de Texada, le licencié Alvarez, et le

(* Augustin de Zarate, t. II de la trad. franç.

licencié Pedro Ortez de Zarate. Enfin, on nomma un maître des comptes ou trésorier général, et ce fut Augustin de Zarate, l'historien que nous avons cité plus d'une fois, qui fut désigné pour remplir cette mission de confiance.

La nouvelle de ces décisions produisit au Pérou la plus fâcheuse impression. On murmura, puis on réclama hautement contre les nouveaux réglemens. On finit par décider qu'on désobéirait à l'empereur. « L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une longue anarchie ne pouvaient voir sans répugnance et sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, l'établissement d'une cour de judicature et d'un vice-roi. Mais ils s'indignaient encore plus à l'idée de se soumettre à des lois qui les dépouillaient en un jour du fruit de tant d'années de travaux, de services et de souffrances. Les habitants s'assemblèrent, les femmes en larmes, et les hommes se récriant contre l'injustice et l'ingratitude d'un souverain qui les privait de leurs biens sans avoir entendu leurs observations. Est-ce là, disaient-ils, la récompense due à des citoyens qui, sans le secours de l'État, à leurs propres frais, et par leur courage, ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches et si étendus? Est-ce là le prix de tant de maux que nous avons soufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie? Quel est, parmi nous, celui qui ait assez bien mérité de son pays, ou dont la conduite ait été assez irréprochable, pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelque-une des dispositions de ces nouvelles lois, conçues en termes si vagues et si généraux? Ne paraissent-elles pas rédigées dans le but de devenir autant de pièges auxquels il est impossible d'échapper? Tous les Espagnols de quelque considération, au Pérou, ont eu part à l'autorité; et tous, sans exception, ont été forcés d'entrer dans les querelles des différents chefs de parti. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont

rempli un devoir, et punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pu éviter? Les conquérants d'un grand empire, au lieu des récompenses et des distinctions qu'ils ont si bien méritées, seraient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes et de leurs enfants, et forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourraient arracher à une cour ingrate? Nous ne sommes plus, ajoutaient-ils, en état d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissements plus solides. Notre santé, affaiblie par l'âge, et nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante et si active; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice de nos droits et pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (*). »

Ces récriminations étaient sans doute quelque peu vives et exagérées; mais, d'un autre côté, il faut reconnaître que les nouvelles ordonnances frappaient les Espagnols dans leurs intérêts et dans leur avenir. La métropole avait eu le tort grave de laisser s'implanter dans ce pays des abus révoltants; mais changer en un jour l'état de choses qu'elle avait toléré jusque-là, c'était ruiner la colonie de fond en comble. Quelque droites et humaines que fussent les intentions du roi d'Espagne à l'égard des indigènes de l'Amérique, il était imprudent de les soustraire immédiatement au joug que la conquête leur avait imposé; car c'était priver brusquement les colons des bras nécessaires pour les travaux de l'agriculture et l'exploitation des mines; c'était les dépouiller d'une propriété sur laquelle ils avaient fondé toutes leurs espérances; c'était aussi les exposer à la vengeance de leurs esclaves devenus libres. La cour de Madrid aurait pu prendre des moyens transitoires, et préluder à l'affranchissement des Indiens par des mesures mieux

(* Gomara, Herrera, Augustin de Zarate, Garcilasso de la Véga, analysés par Robertson dans son *Histoire d'Amérique*.

appropriées aux circonstances et aux nécessités du moment.

Les mécontents voulaient s'opposer à l'entrée du vice-roi dans le pays. Mais Vaca de Castro parvint à conjurer l'orage qui se formait sous ses yeux. Il engagea les plus impatients à attendre l'arrivée de Nugnez Véla, leur disant que le vice-roi ne pourrait pas refuser satisfaction à leurs justes réclamations. Malheureusement ce personnage n'avait pas les qualités nécessaires pour pacifier les esprits, tout en respectant les intentions du gouvernement de Madrid. Dès son débarquement à Tumbes, Nugnez Véla déclara qu'il n'écouterait aucune plainte, aucune observation, et qu'il ferait exécuter strictement les lois décrétées par le roi son maître. Il préluda par la mise en liberté de tous les Indiens des localités situées sur sa route; il dépouilla immédiatement tous les fonctionnaires publics de leurs terres et de leurs travailleurs; pour donner l'exemple, il ne voulut pas employer un seul indigène au transport de ses bagages. A peine arrivé à Lima, il prouva par son arrogance, par ses allures hautes et ses discours menaçants, qu'il n'y avait à espérer de lui aucun adoucissement aux rigueurs des lois nouvelles. Par son ordre, plusieurs citoyens éminents, qui avaient donné des gages de dévouement à l'empereur, mais qui n'approuvaient pas entièrement les mesures dont il s'était fait l'exécuteur, furent arrêtés et jetés en prison. Vaca de Castro lui-même, malgré sa probité et les services signalés qu'il avait rendus à son souverain, notamment en prévenant une révolte imminente, fut soupçonné d'avoir favorisé la sédition, et, en conséquence, chargé de chaînes comme un criminel.

Dans ces conjonctures si menaçantes, il était surtout à craindre que les mécontents ne trouvassent un chef autour duquel ils pussent se grouper. Il en existait un que son nom et ses antécédents désignaient aux regards des ennemis du vice-roi : c'était Gonzale Pizarre. Ce frère du conquérant du Pérou, moins intelligent, mais non

moins courageux que François et que Fernand (*), jugeant que le moment était favorable pour se venger de l'ingratitude de la cour d'Espagne, et pour s'emparer d'un pouvoir qui lui appartenait par droit d'héritage, prêta une oreille complaisante aux sollicitations des insurgés. Toutefois, et malgré les puissants motifs qui le poussaient à une résolution décisive, il hésita longtemps à prendre les armes, tant était formidable l'idée d'une rébellion contre l'autorité royale. Enfin, pressé par les vœux de ses partisans, certain de rallier sous son drapeau un nombre considérable de combattants, menacé lui-même par la tyrannie du vice-roi, il se détermina à tirer l'épée. Son premier soin fut de se rendre à Cuzco, où il fut reçu aux acclamations de tous les habitants. Nommé procureur général des affaires des Espagnols du Pérou, il fut, en outre, autorisé à se rendre en armes à Lima pour faire entendre au tribunal suprême les griefs et les réclamations des citoyens. Il se saisit du trésor royal, leva des troupes, s'empara d'une assez grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avait laissée en dépôt à Guamanga, et se mit en marche pour la nouvelle capitale.

Une circonstance favorisa singulièrement les projets de Pizarre : les membres de l'audience, blessés de la morgue insultante et du despotisme du vice-roi, étaient secrètement disposés à contrarier l'exercice de son pouvoir. Peu à peu leurs ressentiments s'envenimèrent, et ils en vinrent à contre-carrer ouvertement Nugnez Véla dans tous les actes pour lesquels il avait besoin de leur coopération : ainsi, ils mettaient en liberté les prisonniers arrêtés par ordre du dictateur, acquittaient les accusés traduits à leur barre, fréquentaient publiquement les gens les plus hostiles au nouvel ordre de choses, et encourageaient même leurs espérances. La lutte ne fut pas de longue durée; dé-

(*) Ce dernier était alors prisonnier en Espagne.

testé de toute la population, haï par ceux-là même dont le dévouement lui semblait assuré, le vice-roi fut, un beau jour, saisi dans son palais, sous les yeux de ses gardes immobiles, et dirigé sur une île déserte du littoral, pour y rester prisonnier, jusqu'à ce qu'on jugeât à propos de le renvoyer en Espagne.

Débarassés du vice-roi, les membres de l'audience suspendirent l'exécution des nouvelles lois, et sommèrent Pizarre de licencier son armée; ils savaient bien que Gonzale n'en ferait rien, et profiterait, au contraire, de ce qui venait de se passer pour se saisir de la dictature. Mais les auditeurs ne voulaient point paraître favoriser les prétentions de Pizarre, et ils agissaient comme s'ils étaient complètement étrangers à ses projets et à ses espérances. Pizarre demanda le titre de gouverneur et de capitaine général, et requit l'audience de l'investir officiellement de ces fonctions suprêmes. Le conseil fit semblant de résister; mais Carvajal, lieutenant de Gonzale, étant brusquement entré dans Lima, et ayant fait mettre à mort quelques partisans du vice-roi, les auditeurs, se considérant comme contraints et forcés, s'empressèrent de déférer au désir de Pizarre. Le même jour, le nouveau gouverneur fit son entrée solennelle dans la capitale et prit possession du pouvoir.

Telle était alors, au Pérou, l'habitude de l'anarchie, le besoin d'agitation et la mobilité des dévouements, que Pizarre, à peine installé dans ses nouvelles fonctions, se vit menacé d'un péril qu'il lui eût été difficile de prévoir. Nugnez Véla avait été envoyé, par ordre de l'audience, à bord d'un navire pour être transporté en Europe. Le prisonnier avait été confié à la garde d'un des membres du tribunal, le licencié Alvarez. A peine le bâtiment eut-il appareillé, que le traître Alvarez, se jetant aux pieds du vice-roi, implora le pardon de son crime, et se déclara prêt à exécuter tous les ordres qu'il plairait au représentant légitime du souverain de lui

donner. Profitant d'un retour si imprévu, Nugnez demanda à être conduit à Tumbes. En remettant le pied sur le sol péruvien, il se fit de nouveau proclamer vice-roi, et releva la bannière royale. D'abord, réduit au concours de quelques citoyens qui jusque-là avaient gardé une prudente neutralité, il vit sa petite troupe se recruter parmi ceux que la maladroite sévérité et les inopportunes vengeances de Pizarre avaient indisposés contre le nouveau gouverneur. Bientôt il se vit à la tête d'une armée assez nombreuse pour tenter une attaque sérieuse. En même temps, Diego Centeno, officier habile et audacieux, irrité par les procédés tyranniques du lieutenant de Pizarre dans la province de Charcas, s'insurgeait contre son supérieur, et après l'avoir tué, se déclarait pour la cause royale.

Malgré la fâcheuse coïncidence de ces événements, Pizarre conserva tout le sang-froid qu'exigeait une position si critique. Il marcha sans hésiter contre le vice-roi, espérant pouvoir lui livrer bataille et en finir d'un seul coup avec lui. Nugnez, jugeant que l'infériorité de ses forces lui laissait peu de chances de succès s'il brusquait le dénoûment, se retira sur Quito. Gonzale se mit à sa poursuite, mais ne put l'empêcher d'entrer dans Quito, où il comptait se fortifier. Durant cette longue marche à travers une contrée hérissée de hautes montagnes et entrecoupée de déserts arides, les deux armées eurent à endurer des souffrances et des fatigues inouïes. Augustin de Zarate dit que Pizarre suivit son adversaire l'espace de trois mille milles. Un fait pourra donner une idée des difficultés de la marche d'une armée dans un pays aussi accidenté : pendant son voyage de Cuzco à Lima, pour renverser le vice-roi, Pizarre avait été obligé de faire porter ses canons à bras; « il fallait, dit Zarate, douze Indiens pour porter chaque pièce, et ils ne pouvaient marcher qu'environ cent pas avec un tel fardeau; puis douze autres prenaient leur place, et de cette manière, il y avait

trois cents Indiens affectés à chaque pièce. Il fallait six mille Indiens pour l'artillerie seule avec ses munitions. »

Carvajal, qui, quoique âgé de près de quatre-vingts ans, avait montré dans cette marche l'ardeur et l'activité d'un jeune homme, arriva à Quito avec l'avant-garde de Pizarre presque en même temps que l'armée royale. Mais le vice-roi s'était hâté d'abandonner une ville sans défense, et s'était dirigé vers la province de Popayan. Gonzale s'attacha à ses pas; mais enfin, las d'une poursuite inutile, et désespérant d'atteindre un ennemi insaisissable, il revint à Quito. Là, se rappelant enfin qu'il avait d'autres adversaires à combattre, il chargea Carvajal d'aller disperser les forces imposantes réunies dans les districts méridionaux du Pérou par les soins et sous le commandement de Centeno.

Cependant Nugnez Vela ne restait pas inactif dans le Popayan; grâce à Benalcazar, toujours fidèle à la cause royale, il renforça sa petite armée et la vit peu à peu s'élever à quatre cents hommes. Quelques-uns de ses officiers lui conseillaient d'entrer en négociation avec Pizarre; mais l'orgueilleux vice-roi méprisa ces avis, qu'il regardait comme dictés par la peur. Plein de foi dans son habileté, et aussi peut-être dans son étoile, il marcha sur Quito pour se rencontrer enfin face à face avec l'adversaire qu'il avait si soigneusement évité jusque-là. Pizarre, charmé de ce changement de résolution, rassuré, d'ailleurs, par le nombre et le courage éprouvé de ses soldats, alla au-devant de Nugnez. Tandis qu'il le cherchait, le vice-roi, après avoir fait un détour dans les montagnes, entra dans la ville; mais bientôt après il en sortit; et, malgré l'infériorité numérique de son armée, il se décida à livrer bataille.

La lutte fut opiniâtre et sanglante. L'un et l'autre chef combattaient en personne à la tête de leurs bataillons, et animaient par leur exemple le courage de leurs soldats. Pendant quelque temps les chances semblèrent égales,

et la victoire resta indécise. Mais un certain Fernand de Torrès ayant assené sur la tête du vice-roi un violent coup de hache, le blessé tomba de cheval, et dès ce moment le désordre se mit dans les rangs des royalistes. Quelques instants après, Pizarre se voyait maître du champ de bataille.

Des cruautés, d'autant plus blâmables qu'elles étaient inutiles, souillèrent la victoire de Gonzale. Le licencié Carvajal coupa froidement la tête du vice-roi, et l'exposa aux insultes d'une soldatesque exaltée par le triomphe; dix ou douze personnes qui s'étaient d'abord cachées dans les églises de Quito, furent pendues pour avoir secondé la cause de Nugnez. Suivant Zarate, l'infâme Pizarre poussa plus loin sa soif de vengeance: il voulut faire mourir par le poison plusieurs de ses prisonniers les plus distingués et les plus redoutables. En effet, le licencié Alvarez expira dans son cachot avec tous les symptômes d'un empoisonnement. Quant à Benalcazar et à don Alphonse de Montemayor, lieutenant général du vice-roi, secrètement avertis de l'horrible projet de Pizarre, ils se tinrent sur leurs gardes et évitèrent le sort qui leur avait été réservé. Quelque temps après, don Alphonse, ainsi que plusieurs de ses compagnons de captivité, furent exilés au Chili.

Tout semblait favoriser les intérêts de Gonzale: son principal adversaire n'existait plus; Centeno, battu par Carvajal, fut obligé de chercher un asile dans les montagnes, où il se tint caché durant plusieurs mois. Dans toute l'étendue du Pérou, tout reconnaissait, en ce moment, l'autorité de Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro Hinojosa, le rendit maître de la mer et de Panama. Enfin les succès de cet homme furent tels, qu'il put mettre garnison dans la ville de Nombre-de-Dios, qui, située sur la côte opposée de l'isthme, servait de point de communication entre l'Espagne et le Pérou.

Après les premiers moments donnés à la dissipation et à l'oisiveté permises

après une pareille victoire, il fallut songer sérieusement aux affaires. François de Carvajal, le conseiller intime de Pizarre, voulait qu'on profitât largement de la défaite de l'ennemi, et qu'on poussât les choses à l'extrême. Il excitait Pizarre à prendre un parti décisif, lui disant que dans sa position les moyens termes étaient beaucoup plus dangereux que les résolutions hardies. Il irritait son ambition en faisant briller à ses yeux la perspective d'un pouvoir absolu et sans contrôle. Il l'engageait à se déclarer indépendant, et lui indiquait en même temps les ressources dont il disposait pour consolider son pouvoir; il lui conseillait surtout de se concilier le respect et l'affection des indigènes; et pour cela, il lui avait suggéré l'idée assez ingénieuse d'épouser parmi les *coyas*, ou filles du soleil, celle qui était le plus rapprochée du trône. Cette union établirait un lien indissoluble entre la famille de Pizarre et la nation péruvienne, et l'autorité de Gonzale acquerrait aux yeux des Indiens un caractère de légitimité qui lui donnerait une force nouvelle.

Ces exhortations, vivement appuyées par le licencié Cépéda, autre conseiller de Pizarre, chatouillaient les instincts cupides et despotiques de Gonzale. Mais, soit que le vainqueur du vice-roi se méfiât de la mobilité de cette tourbe de courtisans et de soldats, qui, de trahison en trahison, avaient fini par se donner à lui, sauf à l'abandonner le lendemain; soit plutôt que son intelligence bornée se refusât à apprécier les avantages du parti que lui proposait Carvajal, il recula effrayé devant une usurpation complète. Il ne comprit pas que, rebelle à demi, il était tout aussi coupable aux yeux du roi; qu'en pareil cas, la distance du plus au moins n'est comptée pour rien, et que, par conséquent, il y a plus de profit à jouer le tout pour le tout. Pizarre n'avait pas le courage de son rôle, et il laissa échapper la plus belle occasion qui pût jamais s'offrir à lui. Il se borna à solliciter de la cour d'Espagne la faveur d'être

maintenu dans le gouvernement du Pérou. Un de ses officiers fut chargé d'aller présenter sa requête à l'empereur.

De son côté, le gouvernement de Madrid cherchait les moyens de faire rentrer les insurgés dans la voie de l'obéissance et du devoir. Il ignorait encore le sort tragique du vice-roi, mais il savait la révolte de Pizarre et l'emprisonnement de Nugnez Vela. Malheureusement Charles-Quint, alors absorbé en Allemagne par les préoccupations que lui causait la fameuse ligue de Smalcalde, ne pouvait prescrire aux mesures que réclamait l'état du Pérou. Abandonnés à leurs inspirations, ses ministres et son fils Philippe n'osèrent prendre un parti énergique. Après avoir pesé les avantages et les inconvénients d'un retour offensif contre Pizarre, ils s'arrêtèrent à des résolutions plus pacifiques. Du reste, il faut reconnaître que toute autre décision eût été, en ce moment, d'une exécution fort difficile. L'Espagne, épuisée par l'ambition de son souverain, était à bout de sacrifices en hommes et en argent; elle ne pouvait envoyer au delà des mers un corps de troupes suffisant pour mettre les insurgés à la raison. En second lieu, Pizarre étant, comme nous l'avons dit, maître de Nombre-de-Dios, la communication d'un océan à l'autre par Panama était impossible. On pouvait, à la rigueur, se diriger sur Quito par la Nouvelle-Grenade; mais cette route était longue, fatigante, hérissée de périls de toute espèce. La situation exigeait donc l'emploi des moyens dilatoires et des mesures de conciliation.

Pierre de la Gasca, ecclésiastique et conseiller de l'inquisition, fut chargé d'aller faire entendre aux rebelles des paroles de clémence, et rétablir l'ordre au Pérou. On pensa qu'un homme d'un caractère doux, mais ferme, conciliant dans les formes, mais au fond très-énergique, serait plus propre qu'un militaire à remplir une mission aussi délicate. Ce fut de la part de Gasca un acte de vrai dévouement que

d'accepter, malgré son âge avancé et la faiblesse de sa constitution, un rôle qui allait l'exposer à de grandes fatigues et à des périls sans nombre. En outre, il fit preuve de désintéressement en refusant un évêché qu'on lui offrit pour donner plus d'autorité à ses décisions. Il ne voulut accepter d'autre titre que celui de président de l'audience de Lima, et il renonça d'avance aux émoluments attachés à ces fonctions. Il demanda que sa famille fût entretenue, en Espagne, aux frais de l'Etat; quant à lui, il se contenta d'une escorte si modeste, que sa mission ne devait certes pas être onéreuse au gouvernement de la métropole. Sur un seul point il se montra, et avec raison, très-exigeant : ce fut relativement aux pouvoirs dont il serait revêtu. Il déclara ne pouvoir accepter qu'à la condition qu'il jouirait d'une autorité sans bornes; il voulut être autorisé à punir, à pardonner, à employer la rigueur, et au besoin la force des armes pour soumettre les insurgés, à lever des troupes et à établir sur tous les pays soumis à la domination espagnole les impôts nécessités par les circonstances. Les ministres hésitèrent d'abord à confier à Gasca un mandat aussi illimité; mais l'empereur, reconnaissant que ces exigences étaient légitimes, et que, pour agir efficacement, son délégué avait besoin d'une véritable dictature, accéda aux demandes de Gasca, et lui donna carte blanche.

Le président mit à la voile dans le mois de mai 1546, emmenant pour toute escorte de pacifiques valets, et les autres employés de sa maison. En arrivant à Nombre-de-Dios, il trouva cette ville occupée par un corps de troupes commandé par Fernand de Mexia, et chargé, par Gonzale Pizarre, de s'opposer au débarquement de tout détachement armé. Mais Gasca se montra si bienveillant, sa suite était si peu redoutable et son titre si modeste, que, loin d'inspirer la moindre crainte à Mexia, il reçut de lui un accueil respectueux et empressé. Il déclara qu'il venait au Pérou pour faire droit aux

griefs des habitants, pour amnistier le passé et établir une organisation conforme aux vœux des colons. A Panama comme à Nombre-de-Dios, il s'annonça comme un messenger de paix et non comme un instrument de la vengeance de l'empereur; aussi Hinojosa, qui commandait la flotte de la mer du Sud, le reçut-il avec des témoignages de déférence. Bientôt cet officier, séduit, comme son camarade Mexia, par le langage paternel du président et par ses manières affables, abandonna la cause de Pizarre, et attendit une occasion favorable pour se déclarer hautement en faveur de Gasca; nouvel exemple de la mobilité des esprits et des dévouements parmi les conquérants du Pérou.

Dès que Pizarre fut instruit de l'arrivée du président à Panama, il conçut un violent dépit, qui ne fit qu'augmenter quand il sut que Gasca n'était pas chargé de le confirmer dans ses fonctions de gouverneur. Il résolut, en conséquence, de s'opposer à l'entrée du nouveau mandataire impérial au Pérou. Il se hâta d'envoyer en Espagne des députés, avec ordre d'obtenir du roi la révocation de la mission confiée à Gasca. Ces députés devaient, en passant par Panama, signifier au président l'injonction de retourner immédiatement en Europe, et remettre à Hinojosa des instructions secrètes qui prescrivaient à cet officier de faire périr Gasca par le poison, dans le cas où, insensible à un présent de cinquante mille pesos, il refuserait de quitter le pays. On voit que Pizarre, qui d'abord avait hésité à s'emparer de la souveraine puissance, était désormais décidé à rompre avec le gouvernement de Madrid. Malheureusement pour lui, cette résolution était bien tardive; mais en s'y arrêtant, il ne douta pas du succès des efforts qu'il allait tenter. Il savait qu'il y avait alors plus de dix mille Espagnols établis au Pérou; il se flattait que le plus grand nombre prendrait les armes en sa faveur, et que le prestige de son nom ferait le reste, si toutefois l'empereur refusait d'acquiescer à sa de-

mande, ce qu'il ne croyait pas possible.

Mais, dans ses prévisions, il n'avait pas fait la part de la trahison et du malheur. Hinojosa, sur qui Pizarre avait toujours cru pouvoir compter, Hinojosa, maître de la flotte et d'une ville importante, reconnut publiquement l'autorité de Gasca; son exemple fut immédiatement suivi par ses officiers, et il fut si irrésistible, que les députés eux-mêmes se déclarèrent les serviteurs dévoués du président, qu'ils étaient chargés d'expulser d'Amérique. De telle sorte que Gonzale, au lieu de recevoir la nouvelle du départ de Gasca, ainsi qu'il s'y attendait, apprit qu'il était trahi par ses délégués, et que son ennemi disposait de la flotte de Panama.

Le sort en était jeté; la guerre était devenue inévitable. Pizarre commença par décréter Gasca d'accusation pour s'être emparé de ses vaisseaux, pour avoir corrompu ses officiers et empêché ses députés de passer en Espagne. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, il se trouva des juges pour se charger d'un pareil procès, et ces juges ne furent autres que les membres de l'audience de Lima. Cépéda procéda sans scrupule à l'instruction de cette singulière affaire, déclara le président coupable de haute trahison, et le condamna à mort. Sans doute une pareille condamnation n'avait en quelque sorte que la valeur d'une simple formalité; mais l'effet en avait été habilement calculé et prévu : la foule d'aventuriers ignorants qui peuplait le Pérou fut vivement impressionnée par ce jugement, et voyant dans Gasca un criminel frappé par la loi, elle s'empressa d'aller se ranger sous les drapeaux de Pizarre, qui, dès ce moment, se trouva à la tête de mille hommes parfaitement équipés et pourvus d'artillerie.

Gasca, instruit des dispositions de Pizarre, n'était pas non plus resté inactif : il fit venir de Nicaragua, de Carthagène et des autres établissements espagnols les plus voisins, toutes les troupes disponibles. Bientôt il

se vit entouré d'un nombre respectable de défenseurs, et il put même détacher de sa flotte une petite escadre portant des forces assez considérables et chargée de munitions de guerre. Cette escadre parcourut le littoral du Pérou, déposant çà et là des agents qui répandirent à profusion des copies de l'acte d'amnistie et de la révocation des dernières ordonnances. Par ce moyen, dans l'espace de quelques jours, le caractère pacifique du président et le but de sa mission furent connus de toute la population de la côte; il en résulta une prompte réaction en sa faveur. Tous les Espagnols que les imprudentes violences de Pizarre avaient froissés ou atteints dans leurs intérêts, tous ceux qui avaient gardé quelque fidélité à l'empereur se détachèrent secrètement de la cause de Gonzale. Quelques-uns même prirent ouvertement parti pour le président; Centeno fut de ce nombre. On se rappelle que ce capitaine, battu par Carvajal, s'était réfugié dans les montagnes. A la nouvelle de ce qui se passait, il quitta hardiment la caverne où il était resté caché pendant plusieurs mois, réunit une cinquantaine de soldats dévoués, et s'avança vers Cuzco. Quoique cette ville fût occupée par un corps de cinq cents hommes, une attaque nocturne, aussi audacieuse que bien combinée, l'en rendit maître. La plupart des officiers et des soldats de la garnison passèrent sous son commandement, avec ce laisser-aller qui caractérise toutes les défections de cette guerre civile. De sorte que Centeno se vit, en très-peu de temps, le chef d'une petite armée dont la coopération allait être d'un grand secours au président.

Pris entre deux feux, Pizarre dut songer d'abord à repousser l'ennemi le plus actuellement redoutable, c'est-à-dire Centeno. Il marcha à sa rencontre avec un empressement qui révélait les appréhensions que cet incident imprévu lui avait fait concevoir. Chaque soldat avait été pourvu d'un cheval, pour franchir plus rapidement l'espace qui séparait les deux armées,

Mais Gonzalé n'avait pu prévoir que de tous ces hommes qu'il menait au combat, la moitié l'abandonnerait en chemin. Tous les matins, le général apercevait avec dépit les vides causés dans ses rangs par la désertion. Arrivé à Huarina, près du lac de Titicaca, il s'aperçut qu'il lui restait à peine 400 hommes. Il est vrai que les soldats qui lui étaient encore fidèles formaient l'élite de son armée et qu'il pouvait compter sur leur dévouement, car non-seulement ils lui étaient sincèrement attachés, mais encore l'insurrection avait établi entre eux et lui un lien de solidarité que rien ne pouvait plus rompre. Aussi Pizarre, malgré les pertes sensibles qu'il avait éprouvées, n'hésita-t-il pas à attaquer Centeno, qui comptait le double de partisans.

Au dire des historiens, le combat qui s'ensuivit fut le plus acharné et le plus sanglant qui se fût livré au Pérou depuis le commencement de la guerre civile. Malheureusement pour Diego Centeno, il était, ce jour-là, si malade, qu'il ne put assister à la bataille que dans une litière. Son absence fut fatale à son armée; la victoire resta à Pizarre, merveilleusement secondé, en cette circonstance comme toujours, par son conseiller Carvajal. La lutte avait été si vive, que Pizarre avait eu son cheval tué sous lui, et était tombé à terre. Plus de 350 royalistes restèrent sur le terrain; du côté de Pizarre, la perte fut de 100 hommes tués sans compter les blessés. On peut donc affirmer que le Pérou n'avait pas encore été le théâtre d'une rencontre aussi meurtrière entre Européens. Le butin fut immense, et ce qu'il y a de singulier, c'est que, tandis que les pizarristes poursuivaient une partie des royalistes dans une direction, un certain nombre de soldats de Centeno, fuyant d'un autre côté, passèrent devant les tentes de Gonzalé, et les voyant désertes, les dépouillèrent de toutes les richesses qu'elles contenaient (*). Nous rappelons ce fait pour achever de donner une idée de cette

(*) Aug. de Zarate.

guerre mêlée de barbarie et de cupidité, d'instincts sanguinaires et d'amour du pillage.

La victoire de Huarina releva le crédit et l'influence de Pizarre; en peu de jours il vit augmenter le nombre de ses partisans à tel point qu'il n'eut pas à regretter ses pertes successives.

Dans une autre partie du Pérou, les affaires avaient pris une face toute différente. A peine Pizarre avait-il quitté Lima, que les habitants de cette capitale, fatigués de sa tyrannie, ou plutôt craignant la vengeance du président, avaient arboré l'étendard impérial, et ouvert les portes de leur ville à un détachement de soldats royalistes commandé par Aldana. Profitant des chances heureuses que le sort paraissait lui réserver, Gasca avait quitté Panama et avait pris terre à Tumbez avec 500 hommes. Son apparition avait suffi pour décider tous les Espagnols répandus dans les districts maritimes à s'enrôler sous ses drapeaux. Bientôt tout le pays, depuis Quito jusqu'aux provinces méridionales, reconnut son autorité; quant au Cuzco et aux départements voisins, ils étaient encore en la possession de Pizarre. Le président, tout prêtre qu'il était, n'avait pas hésité à tirer le glaive; il alliait à la bienveillance et à la douceur de l'homme d'église l'énergie et l'audace du guerrier; habitué à la soutane, il n'en avait pas moins fièrement endossé la cuirasse, et il était fermement résolu à pousser l'aventure jusqu'au bout. Toutefois, désirant éviter l'effusion du sang, il tâchait d'attirer à lui par la persuasion les rebelles les plus récalcitrants, leur promettant, sans arrière-pensée, le pardon et l'oubli de leurs fautes, et s'avançant partout l'olivier à la main. Il avait indiqué la vallée de Xauxa pour rendez-vous général à ses troupes. Il s'y arrêta plusieurs mois, autant pour exercer ses recrues et habituer ses partisans à son autorité, que pour essayer d'amener les choses à un dénouement pacifique. Mais Gonzalé, méprisant les sages avis de Carvajal et du licencié Cépéda, persista à vouloir résoudre la

question par les armes. L'attitude de son armée, qui comptait déjà plus de 1,000 soldats, et les succès qui avaient jusqu'alors accompagné ses entreprises, lui inspiraient des espérances qui étouffaient en lui la voix de la prudence et de la raison. Le président, voyant qu'il perdait son temps en inutiles remontrances et en vaines exhortations, se remit en marche et se dirigea sur Cuzco, à la tête d'une armée de 1,600 hommes.

Pizarre se disait et se croyait réellement certain de la victoire; qu'avait-il besoin, dès lors, d'opposer à la marche de son ennemi ces obstacles et ces difficultés qui sont la vulgaire ressource des hommes qui doutent de l'avenir? Il laissa le président franchir librement toutes les rivières qui arrosent le territoire compris entre Guamanga et Cuzco, et s'avancer à quatre lieues de cette dernière ville. Aussi bien, il avait calculé que, venu si loin pour se faire battre, son adversaire ne pourrait plus se sauver par la fuite, et que, par conséquent, la guerre se terminerait en un seul jour.

Assisté par son inséparable conseiller Carvajal, Gonzalé Pizarre choisit le terrain du combat et prit ses dispositions en homme habitué aux ruses du métier. Rien de plus singulier que le contraste offert par ces deux armées prêtes à en venir aux mains: dans celle de Pizarre on ne voyait que soldats et officiers vêtus de riches étoffes de soie couvertes de broderies d'or et d'argent, chevaux magnifiquement caparaçonnés, armes et bannières splendidement ornées; dans l'autre camp on remarquait une tenue plus sévère et plus modeste; le président, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cuzco, et d'un grand nombre d'autres ecclésiastiques, parcourait les rangs de ses défenseurs, leur prodiguant ses encouragements et ses bénédictions, invoquant le nom du roi et celui de Dieu, semblable, en quelque sorte, à ces religieux d'un autre temps qui, par leurs prières et leurs discours enthousiastes, excitaient l'ardeur belliqueuse des cheva-

liers qui allaient combattre en terre sainte.

C'était le 9 avril 1548; l'action commença par un combat d'artillerie à grande distance. Au moment où elle allait devenir plus sérieuse, Garcilasso de la Véga, un des officiers de Pizarre, galopa vers le camp royaliste et se rendit au président (*); ce fut le signal d'une désertion générale dans les rangs des pizarristes. Quelques instants après, le licencié Cépéda, qui avait activement présidé aux préparatifs de la bataille, piqua des deux et courut également vers l'armée impériale. Poursuivi par un de ses compagnons, il tomba dans une mare où il aurait infailliblement péri, si plusieurs cavaliers de l'armée de Gasca n'étaient venus à son aide. L'infâme qui avait trahi le vice-roi Nugnez Vela pour se livrer à Pizarre, et qui venait d'abandonner lâchement son nouveau maître, alla baiser les mains au président et implorer sa générosité. Quoique souillé de fange et dans un état de saleté repoussant, il fut honoré d'une accolade paternelle qui lui assura les bonnes grâces de Gasca. Après lui, d'autres officiers passèrent successivement dans les rangs des royalistes, et leur fuite donna lieu à des épisodes singuliers, parce que les traîtres étaient poursuivis par des partisans fidèles de Pizarre. Bientôt les soldats eux-mêmes se débandent et vont fraterniser avec l'ennemi. Carvajal, en se retournant, s'aperçoit qu'il est resté seul; le bataillon que commandait Pizarre en personne déserte aussi en grande partie. Rien ne peut arrêter les fuyards, ni les menaces, ni les promesses, ni les supplications; en quelques instants, cette armée réunie à grands frais et avec tant de difficulté, cette armée à l'aide de laquelle Pizarre espérait fermement conquérir le trône du Pérou, est entièrement dispersée

(*) La trahison était alors, au Pérou, chose si commune, que l'historien Garcilasso de la Véga, fils de celui dont il est ici question, raconte très-naïvement la défection de son père, sans chercher le moins du monde à la justifier ni à l'excuser.

et dissoute. Au milieu de cet étrange désastre, plusieurs capitaines, frappés de stupefaction et de terreur, n'osent ni fuir ni combattre. Pizarre regarde autour de lui et s'aperçoit que tout espoir est perdu. Il consulte avec anxiété les officiers qui sont restés auprès de sa personne. L'un d'eux, Jean d'Acosta, s'écrie : « En avant contre l'ennemi, et mourons en Romains ! » — « Mourons plutôt en chrétiens, » répond Pizarre consterné. Et oubliant sa gloire passée, l'honneur de son nom, le souvenir de son frère, ses devoirs envers lui-même, il rend humblement son épée au premier officier du président qui passe près de lui. Tout était fini, Gasca triomphait sans avoir répandu une goutte de sang. Le vieux Carvajal essaya de s'échapper; mais il tomba dans un ruisseau marécageux, où il fut pris par ses propres soldats qui s'empressèrent de le livrer à ses ennemis : exemple bien frappant de l'immoralité profonde qui régnait parmi les hommes de guerre du Pérou.

Ce fut là un singulier et bien honteux dénoûment; et les premiers actes de ce drame, si sérieux en apparence, avaient annoncé une fin moins pitoyable. Le cœur se soulève de dégoût en retraçant des faits où se montre un si ignoble mépris de tout sentiment d'honneur et de fidélité. Il semble, en vérité, qu'on écrive l'histoire d'une bande de *condottieri* qui défend ou trahit le chef auquel elle a loué ses services, suivant qu'elle est bien ou mal payée, suivant qu'elle a peur ou que l'espoir d'une riche récompense soutient son méprisable courage. La comparaison n'est certes pas exagérée, car la passion des richesses, la mauvaise organisation des armées et les vices des chefs, avaient ravalé les aventuriers du Pérou au niveau de ces êtres dégradés qui ont perdu toute idée de moralité et de droiture.

Pizarre fut amené en présence de Gasca, qui, suivant quelques historiens, se permit sur sa situation quelques observations ironiques, fort déplacées dans un pareil moment. Il paraît que le vaincu répondit avec un

dépôt qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Choqué d'un langage que, pourtant, il avait provoqué, le président ordonna qu'on éloignât le prisonnier, qui fut déposé dans la tente de Diego Centeno, pour y attendre son arrêt. Exclusivement préoccupé de ses devoirs de chrétien, Pizarre demanda à Centeno si on lui laisserait la nuit pour se recueillir. Son gardien lui ayant répondu affirmativement, il passa le reste du temps qu'il avait à vivre en oraisons et en conversations avec son confesseur. Cependant ses ennemis s'impatientsaient et réclamaient tout haut la mort du prisonnier. Enfin, le lendemain de la bataille, vers le soir, on vint annoncer à Pizarre qu'il était condamné à être décapité. La sentence portait, en outre, que sa tête serait portée à Lima, où elle resterait publiquement exposée, avec cette inscription : « Voici la tête de Gonzale Pizarre, traître et rebelle à son roi, qui s'insurgea contre son autorité au Pérou, et osa livrer bataille, dans la vallée de Xaquixaguana, à l'armée qui marchait sous l'étendard de Sa Majesté ! » Pour compléter le châtement, ses biens devaient être confisqués, ses maisons rasées jusqu'au sol, et il était dit qu'on semerait du sel sur l'emplacement qu'elles auraient occupé.

Pizarre fut extrait de la tente qui lui avait servi de prison, et monta, couvert d'un manteau, sur une mule qui l'attendait à la porte. On lui laissa les mains libres, et il en profita pour tenir et porter à ses lèvres une image de la Vierge. Chemin faisant, il murmurait des prières, comme aurait pu le faire un criminel tourmenté de remords et effrayé sur le salut de son âme. Il demanda un crucifix, et un prêtre lui en donna un, qu'il prit avec une ardente dévotion, et qu'il tint embrassé jusqu'à ce qu'il eut atteint le lieu du supplice. Il monta sur l'échafaud, et, s'adressant aux soldats qui l'entouraient, il leur rappela ce qu'il avait fait pour eux, les richesses et les distinctions qu'il leur avait accordées; en retour de ces bienfaits, il implora de leur charité quelques

prières et quelques aumônes pour faire dire des messes en son nom. Il se mit ensuite à genoux devant le crucifix posé sur une table; il s'opposa à ce qu'on lui bandât les yeux, et recommanda au bourreau de bien faire son devoir. A ce moment, l'exécuteur lui releva la barbe, qu'il avait très-longue, et, d'un seul coup, il lui trancha la tête (*). Le bourreau ayant voulu ensuite le dépouiller de ses riches habits, Centeno l'en empêcha, en lui promettant une somme égale au prix de ces vêtements. Le corps fut porté à Cuzco, et enterré tout habillé, « personne ne s'étant offert à lui donner un pauvre drap (**). » Par un singulier jeu de la fortune, le second Pizarre fut enseveli dans la chapelle où reposaient les restes de Diego d'Almagro et de son fils. Ainsi furent rapprochés dans la mort des hommes que l'ambition avait armés l'un contre l'autre pendant leur vie; tous trois morts dans l'isolement et dans la pauvreté, après avoir été entourés de tout ce que le luxe et la puissance pouvaient alors avoir d'atrayant dans le nouveau monde. François Pizarre aussi avait péri misérablement; de sorte que les deux familles rivales avaient passé par les mêmes vicissitudes, toutes deux proscrites après avoir été toutes deux au faite du pouvoir.

Carvajal, comme conseiller intime et lieutenant de Pizarre, fut traité encore plus sévèrement : il fut condamné à être écartelé. La mort de Gonzale avait été indigne d'un homme de guerre, et surtout d'un rebelle; celle de son ami fut tout le contraire. Carvajal s'était toujours distingué par son humeur railleuse et enjouée, jointe à une valeur indomptable. Ses mots heureux et ses mordantes saillies n'avaient pas moins contribué à le rendre célèbre au Pérou que son intrépidité et sa cruauté inexorable. Les chroniqueurs citent de lui des actes et des paroles qui prouvent que, malgré ses quatre-vingt-qua-

tre ans, il avait conservé, dans toute leur vigueur, ses instincts sanguinaires, sa bravoure chevaleresque et ses rares qualités d'esprit. Il y avait dans cet homme grossier le courage impétueux de Richard Cœur de Lion, la froide barbarie de Tamerlan, et la verve caustique de Rabelais. Tel il avait été pendant sa longue carrière, tel il fut à ses derniers moments. Quand il entendit prononcer son arrêt, il se contenta de dire : « Allons, j'en serai quitte pour mourir ! » N'ayant pas reconnu ou ayant feint de ne pas reconnaître Diego Centeno, qui le gardait et qui lui offrait ses services : « Excusez-moi, lui dit-il : ne vous ayant jamais vu que par derrière, il m'était impossible de me rappeler votre visage; » allusion sanglante aux victoires qu'il avait remportées sur Centeno. Cet officier persistant à l'accabler de soins et de prévenances, il lui dit en ricanant : « Ne croyez pas que la perspective de la mort me trouble au point de me faire commettre la lâcheté d'invoquer votre obligeance. Je vous avouerai même que je n'ai jamais eu une aussi violente envie de rire qu'en entendant les offres de service et les protestations empressées que vous voulez bien me faire. » Quand il sut que, le lendemain de la bataille, le vainqueur n'avait encore fait mourir personne, il s'écria avec une brutale naïveté : « Il faut convenir que monsieur le président est un homme bien charitable; quant à moi, si la victoire se fût déclarée pour mon parti, je vous jure qu'à l'heure qu'il est, j'aurais déjà dispersé dans cette campagne les membres de neuf cents hommes. » Il refusa obstinément de se confesser, disant qu'il l'avait fait depuis peu. Quand on lui parla de restitution, il répondit : « Sur ce point, ma conscience ne me reproche rien; je confesse seulement devoir un demi-réal à une pauvre cabbaretière de la porte de l'Aréal, à Séville, depuis l'époque où j'ai quitté l'Espagne. » Lorsqu'on le mit dans le tombereau qui devait le mener au supplice, comme la voiture était faite d'osier, il murmura : « Enfant au ber-

(*) Garcilasso de la Véga, *Histoire des guerres civiles des Espagnols*.

(**) Garcilasso.

ceau, au berceau encore à la fin de mes jours (*). » Enfin, arrivé au lieu de l'exécution, comme la foule qui l'entourait embarrassait le bourreau, il s'écria : « Eh ! de grâce, Messieurs, laissez donc faire. »

Il fut tiré à quatre chevaux, et les lambeaux de son corps furent exposés sur le chemin de Cuzco, tandis que sa tête était portée à Lima, avec celle de Pizarre.

Ce ne furent pas là les seules exécutions qui suivirent la défaite de Gonzale. D'autres officiers, parmi lesquels on cite Jean d'Acosta, François Maldonat, Jean Velez de Guevare, Denis de Bobadilla et Gonzale de Los Nidos subirent aussi le dernier supplice. On eut l'horrible cruauté d'arracher la langue à Gonzale de Los Nidos, pour le punir d'avoir blasphémé contre Sa Majesté Impériale. Les têtes de tous ces gentilshommes, ainsi que celles de plusieurs autres dont l'histoire n'a pas conservé les noms, furent exposées dans différentes villes pour servir d'exemple et d'enseignement à quiconque serait tenté à l'avenir de tirer l'épée contre le roi ou son représentant. Enfin, car ce ne fut pas assez d'un grand nombre d'officiers éminents pendus, décapités ou écartelés, le président fit fouetter publiquement plus de cent soldats espagnols. Les malheureux étaient conduits quatre par quatre, six par six, au lieu du supplice (**). Garcilasso de la Véga qui, alors enfant, assista à ce douloureux spectacle, dit que les Indiens étaient fort scandalisés de voir leurs maîtres infliger à des compatriotes un châtiment aussi ignominieux. Cela prouve que les indigènes avaient plus de sagacité et de bon sens que les Espagnols,

(* Le texte espagnol nomme ce tombeau *petaca*, c'est-à-dire *corbeille* ou *panier*.

(**) Au lieu de placer les condamnés sur des chevaux ou sur des mules, pour les faire passer, suivant l'usage, entre les rangs des gens armés de verges, on les mettait sur des moutons, « afin, dit Garcilasso, de les fouetter avec plus d'affront et d'ignominie. » Tous ces malheureux furent ensuite envoyés aux galères, et leurs biens furent confisqués.

car ceux-ci ne comprenaient pas que de pareils excès pouvaient compromettre gravement leur autorité, en excitant contre eux le mépris des naturels.

En récapitulant tous les actes de cruauté ordonnés par le président Gasca, on s'étonne des singuliers éloges adressés à cet homme par l'historien Robertson sur sa prétendue générosité après la bataille. Il est évident que Gasca, d'abord pacifique et bienveillant, suivit les traditions de ses prédécesseurs dès qu'il vit ses ennemis à ses pieds. Quand sonna l'heure de la vengeance, il se souvint de ses habitudes d'inquisiteur, et ne se fit pas scrupule de substituer à l'acte d'amnistie consenti par l'empereur, des sentences de mort et de proscription qui rappellèrent les plus sanglantes époques de réaction par lesquelles eût passé la colonie péruvienne.

Ici nous consignerons quelques observations de Robertson sur le caractère des guerres civiles du Pérou, observations puisées, du reste, dans les historiens espagnols, mais que l'écrivain anglais a réunies en un tableau clair et énergiquement tracé.

« Quoique les conquérants du Pérou fussent des hommes sortis des dernières classes de la société, et que le plus grand nombre de ceux qui se joignirent par la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différents chefs qui se disputaient l'autorité, il ne se trouvait pas un seul individu qui servit pour une paye. Tout aventurier, au Pérou, se regardait lui-même comme conquérant et comme ayant droit, par ses services, à un établissement dans ce pays subjugué par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs, chacun se déterminait selon son propre jugement ou ses affections, regardait son général comme son compagnon de fortune, et se serait cru dégradé en recevant de lui une solde. Les chefs devaient, la plupart, leur élévation à leur valeur et à leurs talents, et non à leur naissance, et chacun de leurs compagnons de guerre

espérait s'ouvrir une route à la richesse et au pouvoir par les mêmes moyens.

« Mais ces troupes, servant ainsi sans paye régulière, ne se levaient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenait chaque jour plus ardente, à proportion même de l'espoir du succès. Tous étant entraînés par le même but et dominés par la même passion, il n'y avait qu'un moyen de gagner des partisans et de se les attacher. Les officiers connus par leurs talents, outre la promesse de grands établissements, recevaient encore du chef auquel ils se donnaient des sommes considérables. Il en eût cinquante mille pesos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes. Gasca en dépensa neuf cent mille pour former le corps qu'il conduisit contre les rebelles. Les concessions de terres et d'Indiens qu'on accordait aux vainqueurs comme récompense après le succès, étaient encore plus exorbitantes. Cépéda, pour l'adresse et la perfidie qu'il avait montrées à persuader à l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui valait cent cinquante mille pesos de revenu annuel. Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre, et livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cent mille pesos. Tandis qu'on traitait les principaux officiers avec cette magnificence, on récompensait les simples soldats en proportion.

« Des changements de fortune si rapides produisaient les effets qu'on devait en attendre, donnaient naissance à de nouveaux besoins et à de nouveaux désirs. Des vétérans, accoutumés aux plus grandes fatigues, acquéraient tout à coup le goût de la profusion, et s'abandonnaient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupait les uns, les autres se livraient au luxe le plus dispendieux. Le dernier soldat, au Pérou, se serait cru dégradé en marchant

à pied. Malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique, à cette époque, chacun voulait en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontaient les dangers et la mort avec la même intrépidité, et, animés par l'espoir de nouvelles récompenses, ils ne manquaient jamais, en un jour de bataille, de déployer toute leur ancienne valeur.

« Avec leur courage, ils conservèrent toute leur ancienne férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignait aux passions qui rendent les querelles atroces entre concitoyens, et donnait à leur inimitié plus de violence et de durée. La mort d'un ennemi entraînait la confiscation de ses biens; on ne faisait point de quartier dans les combats après la victoire; tout homme riche était exposé aux accusations les plus terribles. Sur les plus légers soupçons, Pizarre condamna à mort plusieurs des riches habitants du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre, sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (*), et presque tous furent condamnés sans aucune forme de procès.

« La violence avec laquelle les partis se traitaient n'était même pas accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité et d'attachement au chef auquel on s'était dévoué. Les sentiments d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement, et la droiture qui domine dans le caractère espagnol, autant que dans celui d'aucune autre nation, semblaient avoir été entièrement oubliés. On trahissait

(* Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cents hommes furent tués en combattant, et trois cent quatre-vingts furent pendus ou décapités (Herrera, *Décad.*). Plus de trois cents furent taillés en pièces par Carvajal (Fernandès). Zarate fait monter à cinq cents le nombre de ceux qui périrent sous la main du bourreau.